

## CE QUE RACONTE LE VENT ...

**O**n approchait de la fête de la vigne en fleurs. Plus fidèles et patients que le carillon du clocher entêté à vous sonner le quart d'heure sans qu'on lui demande rien, les coteaux qui rythment de puis toujours la vie du pays s'apprêtaient à sonner le midi de la vigne. Les grappes en boutons commençaient à exploser sous le soleil de juin, emplissant l'air d'un parfum de rose léger et subtil que le vent portait de Nantes à Landremont.

La journée avait été si chaude qu'elle paraissait ne jamais devoir finir. C'était le soir, les jeunes firent taire le moteur de leurs mobylettes tout en haut de la Butte de la Roche. Il y avait des gars de souche, aux racines lorousaines qui étendaient leurs ramifications sur tout le pays jusqu'à la Chapelle-Heulin et Saint-Julien-de-Concelles; il y en avait de nouveaux venus, aux racines incertaines de la ville repotées dans le terroir d'ici. Les uns chevauchaient des scooters, les autres de petites motos rugissantes et rouges; leurs quinze ans les rassemblaient, qu'ils fussent d'ici ou qu'ils fussent d'ailleurs.

Quand la sale poussière de leurs engins mêlée aux vapeurs d'essence fut retombée, quand le silence fut leur ami, ils sentirent ensemble le parfum discret des vins à venir et contemplèrent le monde à leur pied. La Tour de Bretagne, le stade de la

Beaujoire, le pont de Cheviré et la zone industrielle de Carquefou se découpaient à l'horizon, à portée du regard.

— Bientôt, dit l'un des jeunes d'un air sombre, la ville aura tellement gagné qu'elle viendra jusqu'ici. Le Loroux sera la banlieue de Nantes et la Butte de la Roche le parking d'un supermarché.

Les autres le firent taire, comme si à force de raconter des choses horribles les choses horribles finissaient arriver. Ils ne connaissaient de la ville et de la banlieue que quelques récits de camarades et les images qu'on en montre à la télévision, et si tous souhaitaient leur pays un peu plus vif, un peu plus jeune et un peu plus "techno", pas un n'aurait échangé les chemins dans les vignes contre les lambeaux d'espaces verts qui tenaient lieu de terrain d'aventure aux jeunes de Bellevue ou de la Bottière.

— Ce n'est pas possible ton affaire, reprit un gars casqué de rouge dont le père du grand père avait sué dans les vignes au temps où les moulins avaient des ailes. La ville ne peut pas venir jusqu'ici. Le papillon vert nous protège.

Le papillon vert c'était, en bas, les deux grandes ailes d'eau, de ruche et de marais dont le Pont de L'Ouen dessinait le corps.

— On ne peut pas construire sur le marais de Goulaine.

— N'empêche que des lotissements et des immeubles, on n'a pas fini d'en voir se construire. Je sais de quoi je cause, j'en suis, reprit le premier qui voyait l'avenir tout en béton.

— Ce n'est pas la même chose, hasarda l'autre.

A peine convaincus, les jeunes enfourchèrent leurs engins et regagnèrent la route en roue libre, comme si c'était là une manière de combattre l'approche des cités. Ils mirent leurs moteurs en marche sur l'asphalte et le vent les poussa vers la ville ou vers la vigne, vers les champs et les lotissements, chacun chez soi. La nuit tombait. Le carillon du clocher de Loroux s'était enfin tu; une brise nocturne et douce agitait les feuilles des neuf vieux marronniers en faction autour de la statue de Louis XVI. Une dernière lumière s'éteignit au bar de l'hôtel du Cheval Blanc. Les arbres s'ébrouèrent.

— Non de nom, qu'il a fait chaud ! bruissa le plus gros. J'ai les racine aussi sèches qu'un cep de 76.

— Tu vieillis, c'est tout, lui répondit un deuxième qui s'obstinait à brandir au ciel une grosse branche grise et morte qui n'avait pas porté de feuilles depuis plus de dix ans. On vieillit tous. Moi, j'ai beau pousser mes racines en péter le bitume, je suis tout ankylosé. Un jour, ils décréteront qu'on est malades et on verra venir les communaux avec des pelles et des tronçonneuses; on croira à une petite taille de printemps et hop! avant qu'on ait compris ce qui nous arrive, on se retrouvera par terre, et Loulou la tête au soleil.

— Tais-toi donc, fit un troisième, tu ne sais pas ce que tu dis et on ne parle pas du Roi comme tu le fais. Nous, nous appartenons au paysage. Ici, on ne touche pas au paysage. Les gens ne laisseront pas faire. Souviens-toi des conteneurs, et commet ceux de la campagne se sont levés quand on a voulu semer des boîtes de ferraille le long de leurs chemins. Quelle fiesta quand ils sont venus les déposer devant la mairie ! Les vieux n'accepteront jamais qu'on nous abatte.

— Qu'est-ce que tu racontes avec tes vieux, reprit un quatrième, les vieux sont comme nous, ils appartiennent au paysage et cela ne les empêche pas de disparaître. Un jour ils sont dans le paysage, le lendemain, ils n'y sont plus et tu les retrouves à la sortie de l'église en costume de sapin.

— Sûr, approuve le cinquième. Qui se souvient de la bande de Onze Heures, de Rose qui pue qui parlait à ses coqs et de Jean Joyeux, le pêcheur de sangsues qui causait en vers ?

— Et Marie Tétons de bois et Poilusseau peaux de lapins, ajoute le sixième

— Et le vendeur de balais-balayettes avec sa jambe de bois et sa brouette...

— Même la bande des Piconniers, les voilà qu'ils s'éclaircissent...

— C'est vrai termine le neuvième, ils faisaient tous partie du paysage et le paysage a changé. Où sont-ils à présent ?

Et voilà que dans le vent du soir, les marronniers fatigués ressassent le vieux temps, le temps des beaux marrons; et chacun y va de sa petite musique. C'est la chapelle Saint-Laurent qu'on a changée en fontaine, les vieilles maisons de la rue Porte Saumon qu'on a rasées pour un parking, des histoires de barriques, de Sainte-Catherine, de marguilliers et de conscrits. Pour un peu, dans la brise du soir, les arbres se souviendraient même du colonel Bouttin, de Prodhomme et des grands incendies des Colonnes Infernales. C'est tout un monde disparu qui parle dans les feuilles, et les souvenirs qu'on s'invente ne sont pas les moins vrais. Au centre de la place, Louis XVI a mauvaise mine sous son vernis jaune. Il n'a pas l'habitude de se mêler aux conversations

roturières des arbres, mais le soir est si doux qu'il s'autorise une petite entorse au protocole.

— Brave marronnier, dit-il, fidèles compagnons, vous ne savez pas votre bonheur...

Surpris, les marronniers se taisent pour écouter le roi. Les rois supportent mal qu'on parle en même temps qu'eux.

— Sans doute vous mourrez un jour, poursuit le noble personnage. Cela prouve au moins que vous êtes vivants. Tandis que moi...

Moi la pâle copie d'un simulacre en pierre  
D'une époque lointaine et tristement guerrière,  
Me voilà condamné, jusqu'à la fin des temps,  
A subir les outrages répétés de ces gens.  
Mon effigie dressée, comme un souffre-douleur,  
En verra bien encore de toutes les couleurs.  
Au sortir éméché du Palais des Congrès,  
Ils m'enrubanneront le chef de papier  
Qu'on use chez les gens d'ordinaire tenue  
Pour moucher de son corps la face la plus charnue.  
Des jeunes me bomberont de feuilles de cannabis  
Et les pères souriront aux facéties des fils.  
Hélas que n'ai-je vécu joyeux de mon vivant,  
Plus qu'à mes privilèges, attaché au présent !

Si j'eusse su montrer, quoi qu'aristocratique  
Que se savais aussi vider une barrique,  
Comme un du paysage, comme un très vieux cousin,  
je dormirais en paix au cœur des Lorousains...

**E**t voilà que le Seizième parle en vers, comme Jean Joyeux, lui qui ne le fut guère. Si on le laissait faire, il n'en finirait jamais et passerait la nuit à faire la morale aux marronniers.

Le vent de juin n'aime pas trop la morale. Il préfère la vie et court souffler ailleurs où la vie se prépare.

Ailleurs, c'est dans la grande salle de la Tannerie où une quarantaine de personnes, des anciens, des gamins, des jeunes et d'autres encore, qui se moquent de savoir dans quelle catégorie on pourrait les ranger, sont occupés à fabriquer des centaines et des centaines de fleurs en papier bleu. Toutes les portes sont ouvertes pour que chacun puisse sentir le souffle de l'été et de la vigne en fleurs. Le vent ne se prive pas de souffler, c'est son métier et il adore les courants d'air. Il emporte une fleur qu'un petit garçon achevait de plier et l'enlève dans le parc. Le petit garçon court après sa fleur.

— Laisse donc, dit un grand-père, on va en faire une autre. Celle-là sera pour les oiseaux.

Le vent ne lâche pas sa proie et monte la fleur bleue dans le ciel clair et noir. Il la pousse le long du ruisseau jusqu'au tunnel où elle disparaît pour ressortir, comme les enfants, du côté de la Bordouillère où se bâtissent les rêves et les cabanes des petits. Elle

continue son chemin entre les arbres et les haies, grimpe au coteau, sourit à la grande ourse qui est le doudou de la lune, et file de plus en plus haut, de plus en plus loin à l'aplomb des rangs de vigne impatients, manque de s'empaler sur le grand Christ de béton du Moulin du Pé, survole la Vacherie qu'on a bizarrement renommé Val Fleuri, comme si c'était une honte d'élever des vaches, et achève sa course contre la fenêtre d'une maison neuve de la Pochaude.

La fleur n'a fait qu'un tout petit bruit contre le volet de la fenêtre, mais ce tout petit bruit a suffi pour tirer de son lit Pascaline qui ne dormait pas. Il fait trop chaud, ce soir, dans la chambre, et Pascaline est trop triste pour dormir. Cet après-midi, Anne, sa meilleure copine, a trahi le serment qu'elle s'était fait l'une à l'autre de ne jamais rien se cacher. Et tout cela à cause de la vigne en fleurs...

Chaque soir après le dîner, Anne accompagne ses parents qui sont viticulteurs jusqu'à la grange d'un voisin où l'on achève en secret la construction d'un char.

— Qu'est qu'il représente, ton char, a demandé Pascaline.

Anne n'a pas voulu répondre. C'est un secret qu'on n'a pas le droit de trahir. Seuls les gens qui le construisent ont le droit de savoir.

— Tu n'as qu'à venir ce soir, a dit Anne à son amie.

**A**u retour de ses parents qui travaillent à Nantes, Pascaline a demandé à aller rejoindre les conspirateurs dans la grange secrète. Maman était fatiguée, papa avait encore du travail ou un match à la télé - des occupations de grands - et la grange était trop loin de la maison pour que la petite puisse y aller toute seule dans la nuit.

Elle ouvre le volet et ramasse la fleur bleue que le vent a posée comme un cadeau sur le bord de la fenêtre. Aussitôt, sa décision est prise. Puisqu'elle ne peut pas aller construire un char avec les autres, elle en inventera un toute seule. Elle croit même connaître quelqu'un qui ne refusera pas de l'aider. La lune est tout en haut du ciel, et Pascaline certaine de réussir. Elle pose la fleur bleue sur son oreiller et s'endort à côté d'elle. Il est tard. Les mobylettes, les marronniers et les plieurs de fleurs en papiers se sont endormis dans leurs maisons. Seul Louis XVI continue à marmonner ses alexandrins sur la place.

"Pas plus que les souillures je n'aime les hommages  
Cessez donc, Lorousains, ces trop vieux bavardages..."

Plus personne ne l'écoute. Le vent est tombé et les fleurs de la vigne retiennent leur parfum.

**L**e lendemain matin, à l'heure où les mobylettes se garent à l'entrée du collège, à l'heure où les tracteurs quittent les hangars, à l'heure où la bande du café passe l'ombre des Marronniers, à l'heure des embouteillages à l'entrée de Nantes, Pascaline évita la porte de l'école et courut chez l'ami qui l'aiderait à fabriquer son char. Les volets de la maison étaient fermés et la porte close. Elle eut beau frapper et frapper encore, personne ne vint lui ouvrir. Le bonhomme était déjà bien vieux quand il était venu à l'école parler de douelles de chêne d'Autriche et de barriques magiques. Pascaline pensa à la maison de retraite où elle se précipita sans attendre.



Il était là, assis dans un fauteuil roulant, perdu dans ses pensées ou dans le bleu du ciel où il avait jeté son regard.

— Bonjour monsieur, dit Pascaline, vous vous souvenez de moi ? Vous êtes venu dans ma classe l'an dernier.

Le vieux la regarda longtemps avant de répondre.

— Si je me souviens de toi ? Je me souviens de l'appareil de projection à charbon du vieux cinéma, des seize chars des Olympiades du Muscadet et du visage des deux mille personnes qu'il y avait dans la rue ce jour-là. Je me souviens de l'horloger qui poussait son vélo à la main et qu'on a jamais vu le derrière sur la selle, du petit train de Nantes, des raccommodeurs de faïence et de porcelaine, repasseurs de couteaux, ciseaux, rasoirs... Mais l'an dernier, c'est si loin l'an dernier...

— Monsieur, s'il vous plaît, j'ai besoin de vous. Je veux faire un char pour la fête de la vigne en fleurs, le char des gens de la ville qui veulent vivre à la campagne. Il faut que vous m'aidiez !

Le vieux surpris renifla le vent qui portait les effluves de la vigne et son œil s'alluma. Il se leva d'un bond de son fauteuil roulant.

— Mais qu'est-ce que je fiche ici, moi, quand tout le pays prépare la fête ! Je croyais mes vieilles jambes au bout du chemin et ma carcasse bientôt mûre pour le cimetière, mais ma parole, ton idée me plaît et mérite bien qu'on se bouge.

— Monsieur Joseph ! cria une infirmière. Où allez-vous ?

— Ne vous inquiétez pas, cria le vieux en tirant la petite fille par la main, je ne serais pas en retard au rendez-vous du croque-mort, mais j'ai encore quelque chose à faire !

Il franchit la grille d'un pas de jeune homme. Pascaline courait derrière lui. Il l'entraîna jusqu'à son atelier qui ressemblait à la caverne d'Ali Baba. Il y avait un petit théâtre de marionnettes au plateau tournant et aux décors de carton, des dessins et des peintures, des couvercles de barriques gravés de poèmes en vers, des costumes de théâtre, des lettres d'enfants et des photos jaunies où les amis d'antan n'avaient pas fini de rire. Pascaline comprit que le vieux tonnelier qui parlait si bien de son métier aux enfants des écoles avait vécu plus de mille vies en moins de cent ans. Artisan, clown, poète, journaliste, montreur de marionnettes, comédien, pompier, conférencier, farceur, ministre de foire, il avait tout fait et en redemandait encore. Sans s'attarder sur ses souvenirs, il sortit un vieux vélo Gasztowtt aux poignées de bois auquel il attela une remorque à deux roues.

— Voilà le char, dit-il, il n'y a plus qu'à l'habiller.

Toute la matinée, Pascaline et le tonnelier esquissèrent des plans en causant et en riant. A midi, le vieux conseilla à la gamine de retourner à l'école.

— Si on ne t'y vois plus, expliqua-t-il, les gens vont finir par s'inquiéter et découvrir notre secret. Tu me retrouveras en sortant. Je construirai dans la journée ce que nous aurons imaginé ensemble.

Quinze jour plus tard, le jour de la fête de la vigne en fleurs, quand les chars s'ébranlèrent pour le défilé après la messe à la Tannerie, il y avait le blanc, le bleu, le vert, le jaune et le rouge, comme chaque année. Il y avait aussi, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, le père Joseph sur son vélo qui tirait derrière lui une petite fille juchée sur un tonneau et coiffée d'un chapeau de tuiles oranges en carton comme le toit d'une maison neuve. Le vieux tonnelier que tout le monde croyait remisé à la maison de retraite pesta et jura comme un bon chrétien dans la côte de la rue Pierre Landais mais refusa aux bonnes âmes qui se présentaient le droit de pédaler à sa place.

— C'est notre char, disait-il, le char de l'alliance des vieux et des enfants pour que vive le pays quand je n'y serais plus. Vous n'aviez qu'à en construire un, si vous vouliez défiler. La fête n'a pas besoin de spectateurs. Rien que des acteurs !

En passant devant la maison de retraite, il adressa de grands signes à ses amis qui, soudain, se sentirent des fourmis dans les cannes et se joignirent au cortège.

Arrivé place Saint-Jean, le plus dur étant fait, le vieux tonnelier consentit à descendre de son vélo pour s'abriter un moment à l'ombre des marronniers. Une petite bande de jeunes était là, qui regardait passer le défilé appuyés contre leurs mobylettes.

— Allez-y donc, vous qui avez des jambes, dit le vieux. J'ai fais ma part, à vous de terminer.

Un des jeunes enfourcha le clou d'avant-guerre, et le char de l'alliance poursuivit sa route au son pétaradant des moteurs.

— Si l'on veut que la vie continue, soupira le père Joseph sous les marronniers, il faut savoir passer la main, et la passer joliment ! Pas vrai les gars ?

Les arbres bruissèrent d'approbation. Ils se voyaient assez bien finir un jour leur vie en feu de la Saint-Jean pour faire danser la jeunesse du pays, maintenant qu'ils avaient l'assurance que la relève serait assurée. Il sembla même au vieux tonnelier que la statue de Louis XVI avait discrètement opiné du chef.

L'après-midi passa en jeux et en musiques, et quand le silence fut retombé sur le Loroux saoulé de bruit, de couleur et de muscadet, le vent souffla sur la ville et la campagne la morale de l'histoire dans le parfum subtil de la vigne en fleur.

Plus que le papillon vert des marais de Goulaine, c'est la permanence de la vie qui garantit le pays de l'invasion des cités de la grande ville; finir n'est pas un drame, pourvu qu'on ait vécu

Le vent remercia Joseph de son souffle le plus frais et le plus parfumé et frappa en vain le soir aux volets de la chambre de Pascaline. La petite fille dormait. Elle savait que l'an prochain elle construirait un grand char avec son amie Anne. Ses parents s'étaient renseignés. Le lotissement de la Pochaud appartenait aux verts et la fête à tout ceux qui voulaient la faire, qu'ils soient d'ici ou qu'ils viennent d'ailleurs.

— Et moi, soupira Louis, que va-t-on faire de moi ?

— Toi, tais-toi donc un peu, lui dit le vent. Et laisse causer les vivants...

Une semaine à la campagne © Éditions l'harmattan 1998